

—En voilà un imbécile! Mais je n'y peux rien, moi, rien du tout. Que voulez-vous? Tant pis!

Il lève en l'air ses bras galonnés, nie que puissent être utiles ses bonnes intentions. Il appelle le fautif.

Aux questions de ses supérieurs, Prescieux répond à peine. Son malheur l'ahurit. Tout lui semble égal maintenant, rien ne le pouvant plus secourir. Sans tenter une excuse il s'embarrasse en des explications sincères. Et il se dérobe aux regards apitoyés, aux interrogations bienveillantes, car il calcule qu'y répondre serait un surcroît de pénibles efforts sans but. Obstinément il fixe les yeux sur les officiers en joie. A remarquer leur atroce indifférence une rage vindicative le mord. Ce lui est un soulagement lorsqu'il entend conclure:

—Alors, qu'il aille se mettre en tenue et puis vous le conduirez en prison: j'en suis fâché pour lui.

Gustave repasse devant la pâtisserie. Comme il regrette les heures où il embrassait les paupières de sa cousine pleurant après les gronderies, et dont les fines narines frémissaient. Il la revit plus jeune encore, blotti dans la molle poitrine de sa mère, où, mordant des tartines de confiture. Et leur goût odorant revient à son palais; il éprouve l'instinct de s'en vouloir repaître. Par intervalle, il hoche un acquiescement aux consolantes recommandations de son camarade, mais il reste tout à fait inattentif aux descriptions de cellules, aux moyens de frauder la consigne que le sergent confie en les ponctuant de restrictions prudentes: «Surtout ne dis pas que c'est moi qui te l'ai dit.»

Son existence d'antan dénuée de désirs irréalisables comme de chagrins réels il la voudrait encore passer. Et depuis, de successifs déboires. Son arrivée au régiment, une joie: enfin, se présentait la noce tant désirée, tant rêvée alors que la lui défendait son père. Et la noce n'avait valu que fatigues, embêtements, punitions, maladies, fastidieuses élaborations de carottes pour avoir de l'argent. Hormis cela on l'excède de manœuvres; ses camarades plus forts lui empruntent et le dépouillent; ses camarades riches le dénigrent et le bernent; les chefs le brutalisent, les fillasses le ruinent, l'infectent et le blasent. Aujourd'hui, il va encore subir d'inédites rigueurs, de plus nombreuses injures. Elles résonneront bientôt à ses oreilles, les voix méchantes des sous-officiers enrouées par les habituelles soûleries.

A sa vue, dès le seuil de la caserne, on se gausse: «Mince de chic! Où diable a-t-il été pêcher l'autorisation de se balader en pékin dans la cour du quartier?»

—Ah! foutez-moi la paix, nom de Dieu! hurle Prescieux empoigné d'une fureur subite.

Berdot parle au chef de poste; celui-ci grogne un commandement. Quatre hommes se lèvent du banc où ils somnolaient; ils abaissent les jugulaires de leurs schakos et se traînent jusqu'aux fusils.

Gustave appréhende la torture qui va commencer sans révolte possible: oser une protection de soi paraîtrait grotesque. Quels êtres! Berdot sait bien cependant à quelle

peccadille se réduit le crime; mais l'arrestation de Prescieux vaudra d'influentes apostilles à cet individu sur la liste d'avancement. Canaille!...

Et il précède dans les couloirs le sergent qui l'a rejoint. Il ne s'oublie plus en de vains regrets; un énergique vouloir de se montrer ferme et supérieur à ces sales tracasseries persiste seul. En lui-même, muet, il se redresse et se rebiffe.

A la chambrée, le conditionnel Auriol, un garçon très drôle, simule une profonde admiration pour le costume neuf:

—Oh, Prescieux, chic! le complet quarante-cinq. Élégance et solidité! En un tour de main le plus vulgaire des tourlourous est transformé en mec irréprochable. Entrée libre, on rend l'argent.

Gustave hausse les épaules, feignant l'indifférence pour cette raillerie qui le navre. S'il manifeste une colère, on redoublera de quolibets stupides. Mais sa chair, plus âpre encore que sa volonté, se révolte; sa poitrine s'opprime et halète; tous ses nerfs lui semblent se pincer et se tordre de l'insulte. Son regard se brouille davantage. Il souffre d'un trop plein d'excitation qui lui agace le corps; sa nervosité lui commande la vengeance et lutte à toute force contre sa raison. Elle le vainc; elle le torture pour qu'il obéisse. De douleur, il plonge sur son lit et se prend à sangloter, la tête dans les bras, furieux de sa honte. Chacun de ses sanglots lui étrangle les entrailles; et ce qu'il souffre, il le doit à la méchanceté d'Auriol, de tous. Pour compenser la perte du calme familial, il a voulu au moins être un mâle séduisant: il atteint au ridicule. Auriol a deviné le prix de son costume et détruit l'espoir d'en exagérer la valeur. Il ne sera donc jamais l'égal des autres en bonheur; et pourtant il y a droit, lui aussi. Et la rage le prend plus violente; ses entrailles s'étranglent plus étroitement, ses mâchoires glissent l'une contre l'autre et grincent; ses doigts se recourbent et ses poings se crispent.

Derrière lui, des rires, des esclaffements, des plaisanteries. On le prend sous les bras, on le soulève pour voir sa face en pleurs.

Lui, se laisse tomber inerte. Et s'il voulait cependant les battre! Ces efforts, ces torsions de membres n'indiquent-ils pas une surexcitation extrême accumulée en lui et qui veut se détendre? N'est-il pas un homme aussi.

Il se dresse!

Sur la blancheur nue des murailles, le groupe des hommes ricane. Lui, les fixe un instant de ses yeux qui voient trouble et qui lui semblent se dilater à l'extrême. Tout son être est si douloureusement étreint par la souffrance qu'il ne peut respirer. C'est comme une force interne immense qui l'emplit et tend à le projeter. Il lui résiste à peine. Et il comprend que s'il cède ce sera la plus entière des satisfactions. Tout à coup un spasme imprévu le lance sur Berdot qui l'a touché. Au contact algide d'un pommeau de bayonnette une juste férocité domine Prescieux, le pousse. Il dégaîne cette lame et exulte en la sentant si légère à son poing. Aveugle, heureux, les yeux crispés et clignés, il l'enfonce droit devant.